

ront, sans doute, au concile. Et tout en resta là. Il n'avait pas saisi l'importance des paroles qui lui étaient adressées.

Ce n'est pas qu'il manquât de science, mais il avait étudié surtout les matières qui se rapportaient directement à l'exercice de son ministère, ainsi il possédait l'Écriture Sainte d'un bout à l'autre, et il avait gravés dans la mémoire tous les plus beaux traits de la vie des saints. Il avait de même des connaissances très étendues sur l'histoire de l'Église. Cette science essentiellement sacerdotale lui suffisait; les sciences moins directement utiles ne l'attiraient pas.

Voici dans quelles circonstances il se mit à étudier sérieusement l'histoire de l'Église: Étant jeune prêtre encore, il avait consulté l'un de ses confrères sur je ne me rappelle plus quel fait. Ce confrère savait bien l'histoire, lui; comment, dit-il d'un air dédaigneux, vous êtes prêtre et vous ignorez cela! Le consultant accepta la réprimande du mieux qu'il put, mais, le soir même, il se plongea dans Bérault-Bercastel, et, quelques mois après, il l'avait parcouru avec soin d'un bout à l'autre.

Mgr Cooke aimait beaucoup à donner des conseils aux jeunes prêtres; il eût voulu leur épargner les déboires de l'inexpérience: *si jeunesse savait, si vieillesse pouvait!* répétait-il souvent à son neveu, M. l'abbé J. Cooke.

Généralement ses conseils revêtaient ainsi une forme proverbiale qui les faisait retenir; voulait exprimer qu'il était avantageux aux prêtres d'être pauvres, il disait à quelqu'un: *qui terre a guerre a, soyez-en convaincu.*

L'esprit de changement et d'innovation avait en lui un ennemi irréconciliable, car tout ce qui nous venait des ancêtres avait un caractère sacré à ses yeux, et il croyait sincèrement que la discipline elle-même doit avoir une espèce d'immuabilité qui rappelle l'immuabilité de nos dogmes. (1)

Mais ce qui fait le plus bel éloge de Mgr Cooke, c'est cette régularité de vie qu'il a conservé malgré ses nombreuses occupations d'évêque. "Sa piété remarquable" s'écriait M. O. Caron, en faisant son oraison funèbre, "sa piété remarquable est un de ces traits que l'on ne peut passer sous silence, quand on l'a connu comme moi. Je l'ai connu séminariste. Séminariste il était modèle, prêtre il était séminariste; évêque il a observé la même ponctualité, la même régularité; point d'omissions dans sa conduite. Depuis le matin jusqu'au soir il continuait ses exercices de séminariste; sa visite même au St. Sacrement, il la faisait avec la fidélité et la régularité d'un simple lévite qui grandit sous les yeux de son supérieur. Je puis me porter garant, moi, témoin oculaire, de ce que j'avance. En 1842, j'étais son vicaire, et en 1870, j'étais encore son vicaire." Peut-être quelques lecteurs averti-ils cru que nous professions trop d'admiration pour Mgr Cooke, mais les paroles graves du Grand-Vicaire O. Caron, viennent montrer évidemment que nous sommes encore restés en-dessous de la vérité.

Cependant nous nous rappelons d'avoir signalé des défauts dans le caractère de ce grand évêque; nous ne craignons pas de donner maintenant les conséquences de ces quelques défauts, ce ne pourront être que de légères ombres dans un tableau splendide.

Mgr Cooke était sévère pour lui-même; en cela, rien que d'admirable. Mais, malheureusement, il imposait une règle dure à tous les prêtres de sa maison, ce qui rendait le séjour de l'évêché extrêmement désagréable, et lui attirait, à lui-même, bien des difficultés et des misères. Son caractère impérieux lui faisait exiger de ses prêtres une obéissance aveugle, et ses réprimandes, bien souvent, n'étaient proportionnées ni à la gravité de la faute, ni à la dignité des personnes. Il se montrait particulièrement désagréable à l'égard de ses secrétaires. Il aurait voulu qu'ils eussent fait toute chose à la perfection; le moindre tort leur attirait des semonces de la dernière sévérité. Quelquefois même il les rendait responsables des fautes des autres; et si les pauvres secrétaires voulaient répliquer, un formidable taisez-vous venait immédiatement les mettre au silence. Il fallait savoir endurer cela. Un instant après, au calme de son visage, au sourire qui régnait sur ses lèvres, on eût bien dit qu'il n'y avait pas eu de tempête. Mais, hélas! cela pouvait recommencer au premier moment.

Jetons un voile sur ces faiblesses d'une grande nature; hâtons-nous d'entrer dans un autre ordre de choses, où Mgr Cooke nous apparaîtra de nouveau avec l'aurole de ses nobles et rares qualités; parlons de l'encouragement qu'il donna à la grande cause de l'éducation dans son diocèse. La ville des Trois-Rivières entre autres se souvient de ce qu'il a fait pour elle.

Pour que l'on comprenne bien ce que nous allons dire dans cet article, disons immédiatement que Mgr Cooke ne faisait pas les choses à demi. C'était un caractère franc et résolu; il encourageait loyalement ce qu'il avait reconnu bon, et, s'il avait pris une résolution, il marchait droit et ferme au but qu'il s'était proposé, sans s'occuper de ce que l'on pouvait dire à gauche ou à droite.

Pour répandre la science et la religion dans son diocèse, il protégeait et encourageait cinq maisons principales: le Séminaire de Nicolet, le Collège des Trois-Rivières, l'École des Frères de la doctrine chrétienne, le Couvent des Ursulines et le Couvent de St. Grégoire; mais entre toutes ces maisons, le Séminaire de Nicolet, sans aucun doute, a toujours été l'objet des prédilections de son cœur. Nicolet méritait bien cette prédilection; quelle moisson de saints prêtres et d'illustres citoyens le bon évêque n'y a-t-il pas recueillie? Quels reflets de gloire partaient de cette maison pour se répandre sur le diocèse tout entier! Oui, Mgr aimait cette maison dont il avait été lui-même l'un des premiers élèves. Il y faisait plusieurs visites par année; il encourageait les directeurs et les professeurs, les félicitait ou leur exprimait sa particulière affection. Il allait voir les élèves, s'informait de leur conduite et de leurs succès, adressait une parole bienveillante à ceux qu'il connaissait ou dont il connaissait les parents; en un mot, il faisait comme un père au milieu d'une famille bien-aimée. Le jour de sa visite était un grand jour de fête; les anciens élèves de Nicolet se souvenaient encore des congés de Mgr Cooke. Enfin, lorsqu'il avait déjà un pied dans la tombe, il eut la joie de dire à tous les anciens élèves de Nicolet réunis en fête de famille, le 24 mai 1866, que les affections de sa jeunesse et de son âge mûr étaient encore les affections de ses vieux ans.

L'École des Frères (des Trois-Rivières) avait aussi une large part dans les affections de Mgr Cooke. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la biographie donnée par le *Journal des Trois-Rivières*: "On doit le considérer comme le principal fondateur de l'établissement des Frères de la Doctrine Chrétienne, qui ont rendu et rendent encore de si grands services à la ville, en

se dévouant à l'instruction de la jeunesse. C'est Mgr Cooke, alors Grand-Vicaire, qui, en 1844, date de la fondation de cet établissement, se mit en communication avec le frère Aidant, provincial de l'ordre à Montréal, et fit toutes les demandes nécessaires pour obtenir des Frères à Trois-Rivières. Il était et a toujours été président de la Société d'Éducation de cette ville. Pendant de longues années il soutint cet établissement naissant de ses propres deniers et faisait faire dans l'église paroissiale des quêtes tous les mois, en faveur de cette école. Ce n'est que lorsque l'établissement reçut une allocation du gouvernement suffisante pour le maintenir qu'il cessa ses contributions." Il aimait singulièrement les enfants de Lasalle, ces instituteurs qui ne sont payés que par Dieu, ces gardiens de la morale publique qui n'auront pas même la reconnaissance des peuples. Mgr Cooke leur montrait une estime qui contribuait beaucoup à les faire respecter des élèves. Il était industrieux pour montrer l'intérêt qu'il portait à cette école. Voulant encourager les élèves à acquérir l'usage de la langue anglaise, il avait imaginé le moyen suivant: pendant ses visites, il était défendu de s'exprimer en français; et si quelqu'un s'oubliait, le premier élève qui reprenait le délinquant méritait cinq points. Il faut remarquer que Mgr lui-même était soumis à cette règle. Il fallait voir comme tout le monde était attentif. Cependant, comme ses visites étaient longues, et qu'il voulait s'informer de beaucoup de choses, il lui arrivait souvent d'oublier la règle; alors il se trouvait toujours quelque petit espion pour le rappeler poliment à l'ordre. Mgr Cooke riait alors d'un bon cœur, et le petit élève s'empressait de marquer les cinq points qu'il avait gagnés par sa hardiesse.

Mgr Cooke mettait une grande importance dans l'éducation des jeunes filles; c'est pourquoi il se félicitait extraordinairement de posséder les Ursulines dans sa ville épiscopale. Il regardait avec plaisir ces longues files de jeunes têtes qui passaient devant l'évêché pour aller apprendre la vertu et la science de ces jeunes institutrices que la religion a formées. Jamais il n'eut un reproche pour ces aides puissantes de toutes les œuvres de zèle, et les bonnes religieuses, de leur côté, ont conservé de leur évêque un souvenir d'une douceur et d'une suavité sans mélange.

Il y a deux autres maisons d'éducation où le souvenir de Mgr Cooke doit être bien vivace, puisqu'il a tous les autres titres il ajoute, comme pour l'école des Frères, celui de fondateur; nous voulons parler du collège des Trois-Rivières et du couvent de St. Grégoire.

Nous aimons à nous étendre quelque peu sur la fondation du collège des Trois-Rivières, parce que nous y trouverons l'occasion de montrer plusieurs des qualités distinctives de Mgr Cooke.

On s'était demandé plusieurs fois pourquoi la ville épiscopale, sœur de Montréal, de Québec et de St. Hyacinthe, n'avait pas de maison de haute éducation, et les réponses qu'on y faisait semblaient passablement insuffisantes. Cependant il se formait de temps en temps des écoles où l'on enseignait le latin, mais pour une raison ou pour une autre, le professeur s'éloignait au bout de quelque temps, et tout en restait là. En 1858, un M. Bayard, prêtre retiré, ouvrait une école de ce genre. C'était un homme de talent, et il se vit entouré d'un cercle choisi d'élèves. Les succès qu'il obtint firent beaucoup de bruit, les citoyens s'agitèrent et demandèrent sérieusement s'il ne serait pas temps de fonder un collège aux Trois-Rivières. Les anciennes casernes et le Platon, inoccupés alors, se présentaient à l'esprit de tout le monde comme préparés tout exprès pour recevoir la nouvelle communauté. L'hon. J. E. Turcotte était à la tête du mouvement. Il fit des démarches d'abord pour avoir des Jésuites, mais le supérieur de cette communauté répondit qu'il lui serait impossible de fournir des sujets avant cinq ou six ans. Alors M. Turcotte et plusieurs autres citoyens allèrent trouver Mgr Cooke, qui entra complètement dans leurs vues et leur promit des ecclésiastiques et un prêtre pour l'ouverture des classes. Tout se mit à marcher immédiatement (c'était en 1860). Un prospectus fut imprimé et envoyé dans toutes les paroisses du diocèse; les divisions furent changées dans les bâtisses des casernes et l'extérieur en devint propre; les dons arrivèrent de tous côtés, et en quelques jours on forma une bibliothèque. M. Pétrus Hubert, notaire, s'était chargé de la procure. Les ecclésiastiques se rendirent, les élèves se présentèrent en abondance; cependant il n'y avait pas encore de directeur.

On se préoccupait sérieusement; on craignait un ridicule fiasco, Mgr Cooke seul paraissait tranquille. Il avait mis une confiance inébranlable dans le secours de la Providence, et il attendait avec un calme inexplicable aux gens sans foi. Ses tentatives auprès des autres prêtres ayant été inutiles, il dit enfin à l'un de ses vicaires: vous serez obligé d'exercer la charge de directeur, en attendant que je trouve quelqu'un. Celui-ci était peu favorable à l'existence de la nouvelle maison, mais il accepta par esprit d'obéissance. Mgr Cooke dit la messe à la nouvelle communauté, il la bénit; on commença l'année avec un ardeur et un enthousiasme extraordinaires. Le nouveau directeur était précisément l'homme que la providence avait choisi; bon, énergique, prudent, il se faisait aimer et craindre des élèves, et il était chéri de tous ceux qui le connaissaient; enfin, c'était M. Joseph Elie Panneton, dont le nom seul renferme tout un éloge.

Il est resté à son poste tant que sa santé a pu le lui permettre, et lorsqu'il fut contraint de laisser en d'autres mains l'œuvre qu'il avait si bien commencée, ce fut une épreuve que le collège ne traversa qu'avec la plus grande difficulté.

La même providence qui a soutenu le collège des Trois-Rivières à sa naissance le soutient encore aujourd'hui. Ses épreuves se succèdent pour lui sans interruption; à tout instant les prudents disent: il ne peut plus subsister, il va tomber; mais il marche et il marchera, la foi de Mgr Cooke le protège encore.

On a accusé Mgr Cooke de multiplier trop les collèges et de les tuer l'un par l'autre. Les accusateurs ont semblé quelque temps n'avoir pas tort; mais l'avenir va donner, on le sent déjà, complètement raison à Mgr Cooke. Il n'a pas plus voulu tuer le Séminaire de Nicolet qu'il n'a voulu détruire l'école des Frères, en fondant un collège dans sa ville épiscopale. S'il n'était pas fondé, ce collège, on le fonderait aujourd'hui.

Enfin il nous faut dire un mot du couvent de St. Grégoire. On peut dire que la maison-mère des Sœurs de l'Assomption, à St. Grégoire, a eu trois fondateurs: M. Marquis, alors vicaire à St. Grégoire, M. Harper, curé du même lieu, et Monseigneur Cooke. M. Marquis a été la tête qui a formé le projet et qui a su employer les moyens propres à le mener à bonne fin; M. Harper a été la main qui a fourni tout ce qui était nécessaire à l'entreprise, et Mgr Cooke est venu mettre le couronnement à l'œuvre, par ses encouragements et sa haute approbation. C'est un titre de gloire pour les trois, car rien de plus beau que l'œuvre des Sœurs de l'Assomption.

Tout le monde désire la diffusion de l'éducation dans nos campagnes, mais qui n'a pas gémi de voir des filles de cultivateur recevoir dans certaines écoles une éducation si peu en rapport avec leur état. En sortant de là elles se trouvent déclassées, elles le seront toute leur vie, et c'est pourquoi on les verra toujours malheureuses. L'éducation dans le couvent de St. Grégoire est précisément calculée pour les enfants de la campagne. La fille du cultivateur, après un brillant cours d'études, ne se trouve pas dépaycée au pauvre foyer de son père, et si le fils du cultivateur voisin lui offre sa main, elle sera heureuse de l'accepter. Cet esprit de simplicité est l'esprit de la communauté, il passe dans tous ses membres. Quels bienfaits une semblable institution ne répandra-t-elle pas dans nos campagnes! Nous voyons dans cette fondation comme un reflet de l'esprit pratique de Mgr Cooke; en général, il aimait peu les Canadiens, parce qu'il ne les trouvait féconds qu'en théories et en verbiage, il n'aimait pas les Irlandais, parce que leur caractère bouillant les jetait à tout moment dans des écarts, mais il aimait le flegme, l'esprit positif et observateur des Anglais. On comprend que nous pénétrons ici dans des secrets que Mgr Cooke n'a pas dévoilés à tout le monde.

Le couvent de St. Grégoire, comme toutes les grandes œuvres, a eu de petits commencements. Trois pauvres filles se placent dans une pauvre maison, et, mettant leurs dots en commun, commencent à faire la classe à des enfants de campagne; voilà certes quelque chose de bien petit. C'était le grain de sénévé; il a germé, et aujourd'hui c'est un grand arbre qui donne une ombre bienfaisante à toute une génération. Le couvent de la Baie du Febre qui n'est que l'une de ses missions, compte aujourd'hui parmi les maisons les plus florissantes du pays.

Après avoir traité des maisons d'éducation, et en particulier du collège des Trois-Rivières, nous sommes naturellement portés à parler de la cathédrale, car ces deux dernières œuvres se coudoient l'une l'autre; d'aucuns disent même qu'elles se nuisent.

La population des Trois-Rivières augmentant tous les jours, et Mgr Cooke n'ayant pour tout partage que la petite église de la paroisse, dut se résoudre enfin à commencer la construction d'une cathédrale. Nous croyons que ceux qui prétendent que la cathédrale n'eût pas du être placée où elle a été placée ont parfaitement raison, mais la part de blâme qui revient à Mgr Cooke est peut-être plus légère qu'on ne peut penser.

Dans tous les cas, ce n'est pas ici du tout le point principal que nous ayons en vue; nous voulons traiter de l'embarras dans lequel s'est trouvée la corporation épiscopale à la suite de cette construction.

Mgr Cooke ne se trouvant pas capable de conduire par lui-même la construction de sa cathédrale, fit venir à l'évêché un prêtre qui venait d'élever, à l'admiration de tous, une charmante église dans une paroisse extrêmement pauvre (1). Le pauvre prêtre, M. Chabot, obéit à son évêque, et commença l'entreprise; c'était en mai 1854.

On parlait alors beaucoup du Chemin de fer du Nord; M. Chabot acheta un grand nombre d'emplacements en ville, croyant que le chemin de fer allait en augmenter la valeur; le chemin de fer manqua et la spéculation manqua aussi. La corporation épiscopale fut obligée de se défaire de ses possessions à vil prix; ces pertes jointes aux dépenses énormes occasionnées par la rapidité des travaux faits à la cathédrale, mirent la corporation dans un terrible embarras et presque à la banqueroute. Le pauvre prêtre, cause involontaire de tout cela, se trouva dans un cruel chagrin et en perdit la tête, mais Mgr Cooke trouva dans son esprit de foi et sa confiance en Dieu une puissante consolation. Il ne broncha pas, mais en homme sage, il alla chercher parmi ses prêtres l'homme qu'il croyait seul capable de remédier à tant de maux; c'était M. L. F. Lafèche, aujourd'hui son digne successeur. Il le fit grand-vicaire, et lui remit en main les affaires de la cathédrale.

Le G.-V. Lafèche usa ses forces au travail qui lui était imposé; il crut que le seul moyen de sortir de cette impasse était d'en appeler aux fidèles. Il le fit en 1862, et trouva de l'écho partout.

Voilà même qu'enfin la question paraît être définitivement résolue, vu le succès qui a couronné une grande loterie organisée exprès pour achever, ou à peu près, le paiement de la dette épiscopale. Que le digne évêque se repose maintenant, il a bien mérité du Diocèse et de la ville des Trois-Rivières. Cette malencontreuse affaire de la Cathédrale abreuva de tristesse les vieux jours de Mgr Cooke. Il n'a pas vu le succès couronner ses efforts que l'on faisait pendant sa vie, mais du moins, quand il est mort, les affaires avaient pris un aspect un peu plus consolant. D'ailleurs, il s'en remettait avec une pleine confiance à l'habileté de son successeur.

Au 18 octobre 1864, un beau soleil vint lui sourire au milieu de ses tristesses, une brise de printemps vint souffler encore une fois, malgré les glaces de son vieux âge. Sept évêques et quatre-vingt dix prêtres étaient réunis, tous ses vieux amis étaient venus le revoir encore une fois, la ville des Trois-Rivières toute entière était dans la réjouissance: il avait atteint sa 50ème année de prêtrise, et sa 12ème année d'épiscopat. La fête fut des plus splendides et des plus touchantes; ce fut comme le dernier beau jour de ce vétéran du sanctuaire. L'homme fort, l'homme énergique déclina ensuite rapidement vers la tombe. La maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps augmenta d'une manière alarmante; les maux de jambes qu'il avait contractés dans ses difficiles missions lui permettaient à peine de marcher seul. Il fit une dernière visite pastorale en 1866, mais on peut dire qu'il était déjà incapable d'une aussi fatigante besogne. Les évêques de la Province ayant demandé à Notre Saint-Père le Pape de lui nommer un coadjuteur, des bulles furent envoyées au G.-V. Lafèche, et arrivèrent le 23 octobre 1866. Le nouvel évêque fut consacré dans la Cathédrale des Trois-Rivières, le 25 février 1867. Mgr Cooke put assister à la cérémonie. Il laissa passer quelque temps encore avant de se désaisir de l'autorité. Il en coutait au vieux général de laisser son épée; il avait répété tant de fois à ses prêtres qu'il fallait mourir les armes à la main. Mais enfin il fallut céder à la nécessité, et le 11 avril 1869, il nomma Mgr Lafèche administrateur du diocèse.

Le vieil évêque étant déchargé de toute direction, au lieu de devenir maussade comme certains vieillards, ne resta plus qu'avec sa mansuétude; nous avons déjà dit que la bonté était le fond de son caractère. Les actes de rudesse d'autrefois avaient toujours eu pour première source un excès de zèle. Il avait toujours été très dévot à Jésus, à Marie et à Joseph; ces trois dévotions firent la consolation de sa vieillesse. Un ancien missionnaire, M. Charest lui lisait l'Écriture Sainte et la vie des Saints, ces livres qu'il avait tant aimés, et le reste du jour

(1) Ste. Gertrude.

1 Mgr Pincois, en revenant de l'un de nos conciles, devait faire une visite à Trois-Rivières avec un de ses théologiens qui portait une longue barbe. Mgr Cooke l'avertit candidement qu'il ne pourrait laisser dire la messe à ce prêtre dans l'église paroissiale, parce qu'il y aurait scandale. Vu ce petit incident, Mgr de Sandwich ne fit pas sa visite.